

EAF 2023 – Liste Lycée Alexandra David-Néel, Digne-les-Bains – 1G4 - SEQUENCE 3 : THEATRE, 17^e-21^es.

ŒUVRE INTEGRALE : Jean-Luc LAGARCE (1957-1995), *Juste la fin du monde*, 1990-1999

THEME DU PARCOURS ASSOCIE : « Crise personnelle, crise familiale »

Texte d'oral [extrait 1/3] tiré de *Juste la fin du monde* de Lagarce

TEXTE D'ORAL NUMERO 11 – Texte complémentaire & version de COURS

Texte complémentaire (juste avant le TEXTE d'ORAL)

Juste la fin du monde, PREMIERE PARTIE, scène 4/ LIEU-DECOR : La maison de la Mère et de Suzanne, un dimanche/

PERSONNAGES EN SCENE : LA MERE, ANTOINE, CATHERINE, LOUIS, SUZANNE.

1c. LA MERE. — **[L]e dimanche nous allions nous promener.**

2c. Pas un dimanche où on ne sortait pas, **comme un rite,**

3c. Je disais cela, un rite,

4c. une habitude.

5c. on allait se promener, impossible d'y échapper.

6c. SUZANNE. — C'est **l'histoire d'avant,**

7c. lorsque j'étais trop petite

8c. ou lorsque je n'existais pas encore.

9c. LA MERE. — Bon, **on prenait la voiture,**

10c. **aujourd'hui** vous ne faites plus ça,

11c. on prenait la voiture,

12c. **nous n'étions pas extrêmement riches,** non, mais nous avons une voiture et je ne crois pas avoir

13c. jamais connu **leur père** sans une voiture.

14c. [46] Avant même que nous nous marions, mariions ?

15c. avant qu'on ne soit mariés, **je le voyais déjà**

16c. — **je le regardais** —

17c. il avait une voiture

18c. une des premières dans ce coin-ci,

19c. vieille et laide et faisant du bruit, trop,

20c. mais, bon, c'était une voiture,

21c. **il avait travaillé** et elle était à lui,

22c. c'était la sienne, il n'en était pas peu fier.

23c. [F72] ANTOINE. — On lui fait confiance.

24c. LA MERE. — Ensuite, notre voiture, plus tard,

25c. mais **ils ne doivent pas se souvenir,**

26c. ils ne peuvent pas, ils étaient trop petits,

27c. je ne me rends pas compte, oui, peut-être,

28c. nous en avons changé,

29c. notre voiture était longue, plutôt allongée,

30c. «aérodynamique»,

31c. et noire,

32c. parce que noir, **il disait** cela, ses idées,

33c. noir cela serait plus « chic », **son mot,**

34c. mais bien plutôt parce qu'en fait il n'en avait pas trouvé d'autre.

35c. Rouge, je le connais, rouge, voilà, je crois, ce qu'il aurait préféré.

36c. **Le matin du dimanche,** **il** la lavait, **il** l'astiquait, un maniaque,

37c. cela lui prenait deux heures

38c. **et l'après-midi,** après avoir mangé,

39c. on partait.

40c. **Toujours** été ainsi, je ne sais pas,

41c. plusieurs années, **belles et longues années,**

42c. [47] **tous les dimanches** comme une tradition,

43c. **pas de vacances, non,** mais **tous les dimanches,**

44c. qu'il neige, qu'il vente,

45c. **il disait les choses comme ça,** des phrases pour chaque situation de l'existence,

46c. « qu'il neige, qu'il pleuve, qu'il vente »,

47c. **tous les dimanches, on allait se promener.**

↓ TEXTE D'ORAL 11 -- COURS¹

1. [F73] Quelquefois², le premier dimanche³ de mai, je ne sais plus pourquoi⁴,
2. une fête peut-être,
3. le premier dimanche après le 8 mars qui est la date de mon
4. anniversaire⁵, là⁶,

¹ Notre passage est un extrait d'un long récit de la mère sur les dimanches d'avant. Dans le texte, la mère développe une affirmation précédente : « **Tous les dimanches, on allait se promener en voiture** ».

² Etude des marqueurs de temps : ont été soulignées dans ce texte les expressions de temps, avec la répétition des cinq dimanches, et la rupture entre l'avant (« quelquefois », lignes 1, 12) et l'« après » (lignes 19, 31, 32). A un moment dans le récit, l. 19, une nouvelle période apparaît (« Après », l. 19), et dans cette période « plus rien n'était pareil » (21). L'« avant » est une période longue, stable et heureuse, selon la mère (« toujours été ainsi, plusieurs années, longues et belles années », juste avant dans le texte complémentaire, 40-41c), une période d'unité de la famille autour du père, d'elle, et des enfants petits. « L'« après » est le commencement de la période dans laquelle vit à présent la famille, une période marquée, selon la mère, par le vide (« tout [a disparu] », 33), la mésentente (« ils ne s'aimaient pas, ils se chamaillaient »), le malheur. Le récit de la mère met donc vivement en lumière ces deux périodes, l'« histoire d'avant » (Suzanne, ligne 6c) et la nouvelle où tout a « disparu » (ligne 33). On note la distinction, dans cette mémoire des dimanches, entre les dimanches « ordinaires » et répétitifs (1-18) et les dimanches extraordinaires, les pique-nique (23-30). Le souvenir des dimanches extraordinaires semble centré sur un dimanche en particulier, car la mère passe au présent (« on mange », ligne 25). Mais ce qui a causé le passage d'une période à l'autre n'est pas aussi clair, c'est ce qu'il faut chercher dans ce récit. Le passage entre l'« avant » et l'« après » trouve apparemment son origine dans la fin de l'enfance des garçons, et leur entrée dans l'adolescence : « ils eurent treize et quatorze ans » (l. 19), « ces deux-là sont devenus trop grands » (32).

³ Dimanche : ce jour, le dernier, ou le premier de la semaine, selon les religions, a évidemment une dimension hautement symbolique. C'est un dimanche que Louis décide de revenir dans sa famille pour ses adieux. C'est évidemment le jour du repos dans le calendrier grégorien qui est encore en usage aujourd'hui, jour du repos qui renvoie au récit légendaire de la création du monde. Dieu, dans ce récit, crée le monde en 6 jours, et se repose, pour en jouir avec ses créatures, le septième jour. Cette image du repos du père le jour du dimanche est bien ancrée dans le texte, avec la sieste du père à la fin du texte.

⁴ Je ne sais plus pourquoi : première incidente modalisatrice du texte, qui en comporte de nombreuses. Une proposition incidente est une proposition indépendante ou principale que l'on introduit à l'intérieur ou à la fin d'une autre proposition, pour signaler un commentaire de celui qui parle à l'intention de ceux qui écoutent. La modalisation définit l'attitude du sujet de l'énonciation (celui qui parle) par rapport à son énoncé (ce qu'il dit), et notamment la manière dont celui-ci nuance ou appuie son propos. La mère remet constamment en cause ses propos, soit qu'elle ne se souvienne pas bien, soit qu'elle ne soit pas certaine, soit qu'elle ne comprenne pas bien. Elle se présente comme une narratrice profondément incompétente. Les autres occurrences de ces propositions incidentes ou adverbes modalisateurs sont : « peut-être » (2), là (4), « bon » (5), « un peu » (10), « ce que j'essaie de dire » (13), « je ne sais pas pourquoi » (22), « oh là là là » (25), « bon » (25), « ce n'est pas méchant ce que je dis » (31), « je ne sais plus » (32). Ces commentaires dépréciatifs sur le récit renforcent à la fois l'image négative de la mère comme une narratrice dégradée, incompétente, une femme vieillissante et sans pouvoir sur sa famille, et aussi, en même temps, une image dégradée de ce passé mythique de l'unité familiale, évoqué avec tant d'admiration et de regret par la mère. Le spectateur en vient à se demander si cette image positive n'est pas une reconstruction illusoire de la mère, l'invention d'une légende sur quelque chose qui n'a jamais réellement existé. La mère a, en tout cas, le rôle de « celle qui raconte », du « témoin » principal, de l'évangéliste. Elle est la grande prêtresse, en mode dégradé, de la religion de la famille qu'elle essaie de célébrer en ce dimanche. On se souvient qu'au début de son récit, la mère a parlé de « rite » à propos des promenades du dimanche, c'est-à-dire de rituel religieux. On se souviendra aussi qu'Antoine caractérise sa famille, à la fin de la pièce, dans la scène 3 de la Deuxième partie, de lieu où « rien ne se dit facilement » (« rien jamais ici ne se dit facilement »).

⁵ La date de mon anniversaire : les anniversaires sont des dates cycliques qui reviennent chaque année. C'est exactement la vision archaïque du temps que propose ici la mère, un temps des origines, un temps des commencements, un âge d'or, clos sur lui-même. Cette double vision, philosophique, métaphysique, du temps, est bien présente dans le texte, puisque quand la mère, à la fin du texte, accuse ses deux fils, Louis et Antoine, d'avoir détruit l'unité familiale, et mis fin à cette période de bonheur harmonieux, elle accuse leur âge, le passage du temps : « ils ont eu treize ou quatorze ans » (19), « ils sont devenus trop grands » (32). Le père et la mère n'ont pas été assez puissants pour empêcher leurs enfants de grandir. Cette mention de la « date de son anniversaire » est un peu triste. On comprend que la mère considère les anniversaires comme des dates importantes à célébrer, mais on comprend aussi qu'elle doit être la seule à le faire. La mère est dépositaire de la mémoire de la famille. Or on va voir que cette mémoire est en cours de destruction, elle en se souvient pas bien.

⁶ Là : cet adverbe de lieu désigne un lieu éloigné, par opposition à « ici ». Par extension, « là » désigne ici un lieu non spécifié, un lieu de mémoire plus lointain dans le temps, où se trouvent enfermés les détails exacts de ce que

↓ TEXTE D'ORAL 11 – COURS, suite 1...

5. et lorsque le dimanche tombait un dimanche⁷, bon⁸,
6. et encore le premier dimanche des congés d'été
7. – **on**⁹ **disait**¹⁰ qu'on « partait en vacances »¹¹, on klaxonnait¹², et le soir en rentrant **on disait** que tout
8. compte fait, on était mieux à la maison,
9. **des âneries**¹³ –
10. et un peu aussi avant la rentrée des classes, l'inverse, là **comme si**¹⁴ on rentrait de vacances,
11. **toujours**¹⁵ **les mêmes**¹⁶ **histoires**¹⁷,
12. quelquefois,

veut dire la mère, que connaissent les enfants, en sorte qu'elle n'a pas besoin de préciser. C'est un procédé d'allusion, qu suppose uen connivence avec l'auditoire.

⁷ Lorsque le dimanche tombait un dimanche : cette proposition est une tautologie, une formule logique vide qui répète que « A est A ». Le fait que la mère, au terme de sa déclinaison de dimanches (l.1, l. 3) finisse par tomber sur un dimanche qui est un dimanche, donne une image négative de ses capacités de raisonnement et de la fiabilité de sa mémoire.

⁸ Bon : adverbe qui renforce, normalement une interjection. Ici le mot a plutôt, au contraire, une nuance de « modalisation », de dépréciation, car la mère signale ainsi une interruption de son discours (« bon, je m'arrête ») qui veut dire qu'elle ne veut pas développer sa pensée, que c'est inutile. Cet arrêt, ponctué par « bon », conclut la bêtise qu'elle vient d'exprimer, à savoir que les dimanches sont des dimanches.

⁹ On : pronom indéfini neutre qui n'est employé que comme sujet et ne s'applique qu'à des êtres humains ou des animaux, et jamais à des objets. Il désigne ici un pluriel, et remplace, de façon familière, le « nous », qui apparaît à la l. 14. L'avantage de « on » sur « nous » est qu'il souligne l'unité du groupe du fait de son nombre singulier (le pluriel, dans le récit de la mère, renvoie à la fracture).

¹⁰ On disait : emploi de l'imparfait, temps qui désigne, dans son aspect, des actions habituelles et répétées dans le passé, comme un rituel, précisément. On verra, à la ligne 19, que le passé simple du temps de la fracture (« ils eurent ») vient s'opposer à l'imparfait, temps de la célébration du passé uni de la famille. L'importance du « dire », du récit mémoriel, est évidemment centrale dans la vision du monde et de la famille de la mère. On se souvient que le père est maître de la parole (« il disait les choses comme ça, des phrases pour chaque situation de l'existence » dans le texte complémentaire). Le pronom personnel collectif indéterminé « on » désigne l'ensemble de la famille unissant en unité comme une seule personne, mais il est clair que la volonté de cette famille est représentée, incarnée, par le père, maître des mots, maître du bruit, maître du « klaxon », trompette dégradée qui exprime la gloire de la famille.

¹¹ Le père invente des vacances imaginaires pour sa famille, avec des mots, en leur racontant une histoire. Les vraies vacances sont inaccessibles pour eux à cause de leur pauvreté. Ils font donc semblant de partir en vacances et semblant de revenir. Et ils affirment que c'est par choix qu'ils préfèrent passer l'été à la maison, alors qu'ils n'ont pas le choix. Ils reviennent toujours chez eux le soir. Mais ils sont riches de la parole, de l'imagination et du pouvoir du père. Le père semble avoir fait vivre la famille dans son univers imaginaire, et la mère semble encore essayer de vivre dans le souvenir de ce monde imaginaire que le père avait construit pour cacher leurs problèmes.

¹² On klaxonnait : c'est le père qui klaxonne, lui qui conduit, lui qui a toujours eu des voitures, lui qui fait du bruit. Le « on » désigne ici très clairement le pouvoir, la suprématie du père, qui décide et agit seul au nom du groupe familial. Le klaxon est, de façon ironique, une version modernisée et dégradée, ironique, de la trompette biblique, trompette de la glorification divine et du jugement.

¹³ Des âneries : ce mot familier, enfantin et dégradant est étonnant. La mère semble se désolidariser des pratiques verbales du père, qui invente des vacances pour ses enfants, par la seule puissance des mots, alors que la famille n'a pas assez d'argent pour partir en vacances.

¹⁴ Comme si : cette formule renvoie aux jeux d'enfant, on « ferait comme si ». La puissance de l'imagination et des mots change la réalité.

¹⁵ Toujours : cet adverbe de temps est très important. Il renvoie par excellence à ce temps stable, infini, éternel, de l'âge d'or, où tout est parfait, tout se répète, rien ne change. L'adverbe apparaît cinq fois dans le texte (11, 15, 16, 20, 27).

¹⁶ Les mêmes : l'adjectif « même » renvoie à la même stabilité dans l'espace que l'adverbe « toujours » dans le temps. Tout est identique, rien ne change, c'est le temps des origines, le temps du bonheur, le temps de l'unité familiale autour du père.

¹⁷ Toujours les mêmes histoires : référence à un récit originel, un récit des origines, des commencements, une cosmogonie (comme dans le récit du Paradis terrestre dans les religions du livre. On retrouve ce lieu initial de délices, où l'humanité vit en harmonie, en unité avec son dieu, le « père », dans le lieu symbolique du jardin au bord de l'eau, l. 24-25. La mère a déjà fait allusion à ce temps mythique, ce temps de la durée et de la répétition,

↓ **TEXTE D'ORAL 11 – COURS, suite 2...**

13. ce que j'essaie de dire¹⁸,
14. nous¹⁹ allons au restaurant,
15. toujours les²⁰ mêmes²¹ restaurants, pas très loin et les patrons
16. nous connaissaient²² et on y mangeait toujours les mêmes choses,
17. les spécialités et les saisons²³,
18. la friture de carpe ou des grenouilles à la crème²⁴, mais²⁵ ceux-là²⁶ ils²⁷ n'aimaient pas ça²⁸.

au début de son récit (texte complémentaire) : les « longues et belles années », la « tradition ». La mère est celle qui « raconte », la responsable de la mémoire familiale. Au tout début de la scène, Antoine essaie de l'empêcher de raconter les dimanches, mais Catherine l'oblige à laisser parler la mère, et Louis lui demande de rester pour écouter.

¹⁸ Ce que j'essaie de dire : cette proposition incidente modalisatrice est typique de l'impuissance discursive de la mère, et de la famille, peut-être depuis que le père n'est plus là. La mère est dans l'effort, le processus, mais pas dans la réussite. L'idée d'essayer sans réussir signifie qu'elle n'est pas à la hauteur de la tâche.

¹⁹ Nous : depuis le début de son récit la mère emploie le « on », le pronom personnel indéfini neutre, dont le nombre est singulier. La mère passe au « nous », pronom personnel de la première personne pluriel, qui désigne le locuteur, la mère et d'autres solidaires d'elles. Pourquoi ? Le « nous » est beaucoup plus formel, appartenant à un registre de langage plus soutenu. On peut supposer que la mère désigne la famille, toujours unie dans ce pronom, de façon plus formelle à cause du contexte plus formel, le restaurant, lieu public fortement connoté socialement, lieu coûteux, où il faut maîtriser certains codes bourgeois de comportement. Une autre explication, sans doute encore plus juste, est que le restaurant est un espace public qui n'est plus la voiture et la maison, lieux privés évoqué des lignes 1 à 11. Dans cet espace public, la famille est confrontée à d'autres groupes humains, ici les restaurateurs, les autres clients. L'emploi du « nous » est nécessaire pour l'opposer à un « eux », les autres. Le « on », qui inclut les autres de façon indéterminée, ne permet pas l'opposition entre « nous » et « eux ».

²⁰ Les (pluriel) : la répétition des pluriels, l. 15-16-17, renvoie à ce monde clos, harmonieux, où la famille agit comme une unité inséparable, dans une succession de répétitions. Cette idée de totalité, quand tout le monde fait tout le temps la même chose ensemble, apparaît aussi à travers l'utilisation du pronom indéfini « tout », l. 24 et 33.

²¹ Les mêmes : on retrouve ici l'idée de régularité, de stabilité initiée par les « dimanches » tous identiques, répétitifs, cycliques comme les saisons et les années, et heureux. Le temps du « même » est clairement désigné dans le texte, avec les « anniversaires », ce qui revient chaque année, et les « saisons » (17).

²² Nous connaissaient : cette particularité semble importante pour la mère. Elle aggrandit le cercle de respectabilité de la famille, ils sont « connus ». Le fait qu'ils soient connus aggrandit aussi la famille et le pouvoir du père : ces restaurateurs qui les accueillent de nombreux dimanches font un peu partie de la famille, et du culte du père.

²³ Les spécialités et les saisons : la mère fait ici allusion à la carte du restaurant. Ce détail semble un peu contradictoire, puisque la famille mange toujours la même chose, sans doute un menu à prix fixe. Mais « saisons » est un mot important, car il renvoie à ce temps cyclique et parfait de l'ancienne vie de famille de Louis, Antoine et Suzanne.

²⁴ La friture de carpe, les grenouilles à la crème : l'arrivée de ces détails gastronomiques est surprenante, dans ce récit long et vague. Ces plats sont des plats de terroir, des plats riches, qu'on ne fait pas à la maison. Sans doute évoquent-ils pour la mère un certain luxe. Ce sont les jours de gloire sociale de la famille.

²⁵ Mais : l'apparition de cette conjonction de coordination à sens d'opposition signale le premier indice de dégradation dans le récit. Quelque chose change. Alors que la mère se régale encore à la pensée des bons plats dégustés au restaurant, elle remarque que c'est aussi le début de la fracture de la famille, à cause des fils : ils refusent de s'associer aux goûts culinaires des parents. C'est le début de la fin.

²⁶ Ceux-là : l'emploi de ce pronom démonstratif renforcé par l'adverbe « là » a un sens fort. Il s'agit d'un « déictique », la mère désigne dans l'espace, avec sa main, les deux jeunes hommes qui l'écoutent. Le lecteur ne voit rien, mais le spectateur voit la mère désigner les fils. Dans tous les cas, ce démonstratif a un sens négatif, il désigne d'une façon impersonnelle, brutale, des coupables, des individus qui ne font plus partie du groupe.

²⁷ Ils : pronom personnel, 3^e personne du pluriel. Cette 3^e personne, désignant, au sein de la famille, le sous-groupe divergent des deux garçons, Louis et Antoine, annonce la rupture de l'unité familiale, la fin de l'âge d'or, la fin du temps des commencements où l'ensemble du groupe familial agit comme un tout uni sous l'autorité du père. Le « nous » du père et de la mère s'oppose à présent au « ils » des fils. Suzanne ne compte pas.

²⁸ Ça : pronom démonstratif. Ce pronom renvoie à la chose que l'on montre, ou dont on est en train de parler (déictique). Familièrement, ce mot désigne aussi quelque chose d'indéterminé et de déplaisant, et avec quoi le locuteur prend ses distances. Dans ce sens, le pronom est très proche du nom, le « ça », qui désigne la partie inconsciente de la psyché dans la théorie psychanalytique. Le mot exprime le dégoût, ou la distance que les deux

↓ **TEXTE D'ORAL 11 – COURS, suite 3...**

19. [48] **Après** ils eurent²⁹ treize et quatorze ans³⁰,
20. Suzanne³¹ était petite, ils ne s'aimaient pas³² beaucoup, ils se chamaillaient toujours, ça³³ mettait
21. leur père³⁴ en colère³⁵, ce furent³⁶ les dernières fois³⁷ et plus rien n'était pareil³⁸.
22. Je ne sais pas pourquoi **je raconte**³⁹ ça⁴⁰, je me tais⁴¹.

garçons prennent par rapport aux traditions familiales. Il peut y avoir dans l'usage du pronom « ça » indéterminé, cette nuance de mépris, pour désigner sans se compromettre une réalité si méprisable qu'on ne veut même pas mettre de mots dessus. Ce point de vue divergent des deux garçons sur les activités familiales, leur rejet, signale le début de la fin de l'âge d'or, la fracture dans l'unité. La famille n'est plus un collectif, désigné par les pronoms « on », ou « nous », mais une collection désintégrée d'individus séparés : « ceux-là » (les deux garçons, 18), Suzanne (20), innocente et impuissante (elle subit, elle n'est pas acteur, elle est trop « petite »), « leur père et moi » (l.28) qui s'oppose à « eux » (comme à « ils », voir 18, 19, 20, 29), 29, les divergents.

²⁹ Ils eurent : l'arrivée de ce temps du passé, le passé simple, qui désigne une actions unique dans le passé, action qui change le cours des choses, s'oppose à l'imparfait utilisé jusque là, temps des habitudes et des répétitions. Un événement décisif déchire le cycle et fait basculer la famille dans un nouveau temps, celui du malheur.

³⁰ Treize ou quatorze ans : ces âges sont ceux de l'adolescence, du début de l'autonomie et du refus de certaines règles familiales que les enfants toléraient jusque-là. L'autorité du père est remise en question.

³¹ Suzanne : la fille ne compte pas. Elle est restée obéissante et fidèle. Elle vit encore avec la mère.

³² Ils ne s'aimaient pas : cette inimitié que la mère dénonce entre les frères est évidemment le plus grand crime contre l'unité familiale, et la cause de la fin de la période de bonheur. La pièce ne confirme pas cette affirmation de la mère.

³³ Ça : ce démonstratif familial renvoie à quelque chose qu'on ne nomme pas, et qu'on prend un caractère indéfini, ou fortement condamné, on ne veut pas le nommer. Cette chose scandaleuse et malheureuse est la mésentente qui fracture cette famille.

³⁴ Leur père : cet homme était aussi son mari, il avait aussi un prénom, et elle aurait aussi pu dire « votre père » si elle s'adresse uniquement à ses enfants. La mère utilise un déterminant possessif à la troisième personne qui désigne une personne tierce pour le locuteur et pour l'auditeur. Si la mère ne s'adresse qu'aux enfants, c'est étrange. Il faut donc penser qu'elle continue à s'adresser à Catherine, entrée plus tard dans la famille, dont on ne sait pas si elle a connu le père ou pas. Au début du récit de la mère, Antoine voulait qu'elle se taise, mais la mère a prétendu devoir expliquer leur passé familial à Catherine. Ce choix grammatical met la distance maximale entre les fils et le père, le père bafoué par les fils, trahi, le père disparu.

³⁵ En colère : cette colère est le seul sentiment prêté au père dans tout le texte. Elle a une dimension biblique, symbolique. Elle désigne le mal pratiqué par les fils, leur culpabilité.

³⁶ Ce furent : deuxième emploi du passé simple, le temps des actions irréparables dans le passé. Il est intéressant de constater que c'est au cours des repas communs sacrés du dimanche que se manifeste la révolte des fils. Quand on pense aux premiers fils, Abel et Cain, du premier homme et de la première femme, Adam et Eve, qui ont donné lieu au premier fratricide, celui d'Abel par Caïn, on peut se dire qu'il y a des échos.

³⁷ Les dernières fois : cette expression insiste sur le caractère grave et définitif de la rupture de l'unité familiale au moment de l'adolescence des garçons. C'est la fin de la famille unie et heureuse que célèbre la mère. Il y a une nuance pathétique dans cette remarque, car, au moment où ces derniers dimanches en famille ont pris place, la mère ne savait pas que c'était les derniers, comme elle le dit ensuite.

³⁸ Pareil : L'adjectif est ici nié (rien n'était). Cette affirmation s'oppose clairement à la recherche du « même » dans la période précédente.

³⁹ Je raconte : la mère a déjà fait référence aux « histoires » propres à la légende familiale et à ce que la famille « disait » pour changer son malheur, la pauvreté, en bonheur. Avec cette affirmation, « je raconte », la mère se distingue (« je ») comme responsable de l'entretien du culte familial, de la transmission de la légende. Elle est le témoin, l'évangéliste, la prêtresse du culte. En disant qu'elle ne sait pas pourquoi elle raconte, la mère exprime son découragement, sa conscience aiguë que le passé heureux qu'elle évoque est révolu, son acteur principal, le père, a disparu : son récit n'a donc plus de sens.

⁴⁰ Ça : pronom démonstratif. Ce pronom renvoie à la chose que l'on montre, ou dont on est en train de parler (déictique). Familièrement, ce mot désigne aussi quelque chose d'indéterminé et de déplaisant, et avec quoi le locuteur prend ses distances. Dans ce sens, le pronom est très proche du nom, le « ça », qui désigne la partie inconsciente de la psyché dans la théorie psychanalytique, le refoulé, le traumatisme. La mère décrit l'histoire d'un trauma familial dont ils souffrent tous encore.

⁴¹ Je me tais : Ces trois mots brefs sont très tristes, pathétiques. La mère a fait son travail de prêtresse, de mémorialiste, elle a ramené à la vie le père et les moments privilégiés d'un bonheur familial détruit. Mais cette histoire appartient au passé, elle n'a pas de prolongement dans le présent, à part le souvenir. Une fois le récit achevé, il n'y a plus rien à dire. Le père n'est plus là, Louis est parti, la famille est divisée.

↓ TEXTE D'ORAL 11 – COURS, suite 4...

23. Des fois encore⁴²,
24. des pique-niques⁴³, c'est tout⁴⁴, on allait au bord de la rivière⁴⁵,
25. oh là là là !⁴⁶ bon, c'est l'été et **on mange**⁴⁷ sur l'herbe, salade de thon avec du riz et

⁴² Des fois encore : la mère reprend la parole alors qu'elle avait annoncé la fin de son récit. Il y a un grand silence entre la ligne 22 et la ligne 23. La mère se tait, aucun enfant ne parle. Cela souligne leur conscience de quelque chose de grave, leur pitié pour la mère, un sentiment de culpabilité, la consultation silencieuse de leurs propres souvenirs et traumatismes. La reprise de parole de la mère est très significative. Le fait qu'elle reprenne la parole alors qu'elle avait décidé d'arrêter de parler signifie qu'une force intérieure s'oppose à sa volonté, une force qui la pousse à poursuivre l'évocation du passé. Elle veut se taire, mais elle ne le peut pas. C'est une belle façon qu'a trouvée Lagarce de faire sentir au spectateur que le rêve de l'unité familiale est autre chose qu'un simple souvenir, c'est un mythe, une histoire fondamentale et symbolique qui a une dimension vivante, présente, sacrée, ou traumatisante. Ce passé encore vivant, la mère l'embellit, elle le célèbre et nie la réalité de sa famille désunie en le racontant. Les enfants, eux, n'en parlent pas, ce qui signifie qu'ils n'étaient pas si heureux que cela et qu'ils en ont gardé des traces douloureuses. Mais ce passé les habite encore tous. C'est le secret de la pièce, que les spectateurs vivent à travers les non-dits et les souffrances des personnages, et qui est rarement évoqué directement, comme ici.

⁴³ Des pique-niques : cette deuxième série de souvenirs, également centrée autour de la nourriture, des repas pris en famille, s'oppose aux repas pris au restaurant qui ont été évoqués précédemment. Ces pique-niques sont des repas plus informels, il n'y a que la famille présente, ils sont en pleine nature, c'est la mère qui a préparé la nourriture. En passant au présent, dans le cours de ce second récit, les pique-niques vont devenir « un pique-nique », et, même, « le » pique-nique, où un pacte familial est établi et où ce pacte va être rompu.

⁴⁴ C'est tout : cette expression est surprenante. Cela veut peut-être dire, aux enfants, qu'elle a presque fini : j'ai promis de m'arrêter, je recommence, mais ne vous inquiétez pas, c'est juste le dernier petit ajout et puis je m'arrête, ce sera « tout », c'est-à-dire ce sera « fini ». L'expression a l'air d'avoir un sens dépréciatif, limitatif, cela signifie « il n'y a rien d'autre, ce n'est que cela ». Mais, dans le contexte de l'enthousiasme de la mère, le second sens possible, plus inhabituel, est « cela représente tout pour moi », c'est mon tout, le cœur de mon être.

⁴⁵ Au bord de la rivière : si l'on ajoute à cette rivière campagnarde (puisqu'on peut en approcher les « bords »), l'« herbe » (25) tendre, sur laquelle on peut se coucher, et la douceur de l'« été » (25), Lagarce a placé là les principaux indices du lieu paradisiaque, le « locus amoenus », par référence au jardin d'Eden. Ce décor porte les marques du lieu symbolique parfait de l'unité familiale.

⁴⁶ Oh là là là : interjection, marque d'oralité, employée dans une formule exclamative, et exprimant l'admiration, et l'incapacité à traduire en mots précis ce sentiment d'admiration et de regret intenses. Ce cri est important, il est presque comme le chant des anges ou la musique sacrée qui précède l'évocation d'un moment intense et unique, indicible, du culte familial.

⁴⁷ On mange : passage au présent dans un récit au passé, ce procédé est appelé un « éniellage de temps ». Il s'agit d'un décalage chronologique du point de vue du récit (la mère parlait du passé au passé, elle le regardait du point de vue du présent, de loin, et tout à coup elle plonge dans le passé et en parle au présent, comme si c'était maintenant, elle transporte ses auditeurs sans le passé). Ce procédé d'expression consiste à peindre les faits dont on parle comme si ce qu'on dit était actuellement devant les yeux, ce qu'on peut rapprocher de l'« hypotypose », peinture développée d'une scène colorée, détaillée et vivante dans un récit. Cette scène, évoquée au présent, devient éternellement présente, elle échappe au temps. On est un dimanche, une famille partage une nourriture rituelle autour d'un père et de ses fils, et la mère, le grand témoin, comme un évangéliste, raconte ce dimanche des origines tous les dimanches : difficile de ne pas penser au repas de la messe chrétienne, célébré tous les dimanches en souvenir du sacrifice du fils (Jésus Christ) pour la famille humaine, et qui célèbre le partage originel du pain et du vin lors du dernier repas du Christ avec ses disciples (la « cène » a été peinte des milliers de fois depuis les siècles). Lagarce emprunte à cette symbolique pour nous faire comprendre que la mère célèbre le culte d'une religion, celle de la famille, centrée autour d'un dieu mort, le père. Mais ici les fils ne se sont pas sacrifiés pour le père, voilà ce que fait ressortir le parallèle : de mauvais fils, une religion en déroute.

↓ **TEXTE D'ORAL 11 – COURS, suite 5...**

26. de la mayonnaise et des œufs durs⁴⁸,
27. [F74] – celui-là⁴⁹ aime toujours autant⁵⁰ les œufs durs–
28. et ensuite, on dormait⁵¹ un peu, leur père et moi⁵², sur la couverture, grosse couverture
29. verte et rouge⁵³, et eux⁵⁴, ils allaient jouer à se battre⁵⁵.
30. C'était bien⁵⁶.

31. **Après**, ce n'est pas méchant ce que je dis⁵⁷,
32. **après** ces deux-là⁵⁸ sont devenus trop grands⁵⁹, je ne sais plus⁶⁰,

⁴⁸ Salade de thon avec du riz, de la mayonnaise et des œufs durs : cette recette de salade pour pique-nique est typique. Elle est aussi bourrative et peu chère pour une famille nombreuse.

⁴⁹ Celui-là : à la l. 18, la mère a désigné avec reproche ses deux fils par une expression similaire « ceux-là », coupables d'avoir rompu l'entente familiale. Ce nouveau démonstratif sépare les deux frères : un des deux, et on comprend qu'il s'agit d'Antoine (parce que la mère ne connaît pas les goûts de Louis, depuis douze ans), est plus fidèle que l'autre. Antoine conserve un lien direct, vivant, avec le passé légendaire, et c'est ce goût pour les œufs durs. De fait, cette distinction entre les deux frères exclut Louis. Il est donc plus coupable qu'Antoine.

⁵⁰ Aime toujours autant : le goût maintenu d'Antoine pour un aliment lié aux repas avec le père établit une continuité, même faible, avec le passé légendaire. On retrouve donc l'adverbe « toujours », lié à ce temps de la famille unie. L'emploi du présent (« aime ») établit cette continuité.

⁵¹ On dormait : la sieste du couple parental est un détail étonnant. Il s'agit probablement d'une allusion au repos dominical de dieu dans le récit biblique, qui confirme le statut paradisiaque de ce pique-nique. En même temps, on remarque que les parents et les enfants ne font pas la même chose, le « on », qui désignait toute la famille depuis le début du texte, ne désigne ici que le père et la mère.

⁵² Leur père et moi : la mère continue à désigner le père non par son prénom, ou par « votre père », mais par ce déterminant possessif à la troisième personne. Cela contribue à donner l'impression que la mère est seule avec le souvenir du père, même devant ses enfants.

⁵³ La grosse couverture verte et rouge : ce détail coloré et très visuel est surprenant. Il contribue à cette impression d'hypotypose, de récit d'une scène fondamentale, pleine de détails symboliques.

⁵⁴ Eux : on voit que l'utilisation de ce pronom à la 3^e personne valide la division de la famille en deux groupes, d'un côté les parents (« on », c'est-à-dire « nous »), qui se reposent comme on doit le faire le dimanche, et de l'autre les garçons infidèles, « eux », qui se battent, même si c'est pour jouer, dans le cadre de ce second souvenir.

⁵⁵ Se battre : lors du premier récit, lignes 1 à 22, les garçons avaient commencé à détruire l'unité familiale en refusant la nourriture des restaurants, et en se détestant et se « chamaillant » (l. 20). Dans ce second récit, plus positif et idyllique, ils continuent à se battre, mais ce n'est pas pour de vrai, c'est par jeu.

⁵⁶ C'était bien : Cette conclusion est très forte, entièrement positive, pleine d'admiration et de regret pour cette période. On sent que la mère est dans son rêve, retournée dans le passé, sur cette grosse couverture avec le père. Le mot « bien » renvoie à l'atmosphère paradisiaque et à son symbolisme. Cette conclusion est aussi un peu comique et contradictoire, parce que la mère a dit que les frères se battaient.

⁵⁷ Ce n'est pas méchant ce que je dis : cette phrase est une prétéition, elle ne nie qu'en apparence une vérité qu'au contraire elle affirme. Ce que va dire la mère est méchant, c'est même injuste. Cette formule attire surtout l'attention sur les émotions négatives de la mère : elle est pleine de ressentiment contre ses fils, elle leur en veut, elle a envie d'être méchante avec eux car elle pense qu'ils ont été méchants. L'apparition de cet adjectif, « méchant », juste après le mot « bien » complète la dimension morale et accusatrice du discours de la mère : la famille vivait dans le bien, deux membres sont tombés dans le mal, et tout a été détruit, c'est de leur faute.

⁵⁸ Ces deux-là : cette tournure dépréciative, ce démonstratif impersonnel, désigne, comme à la l. 18 (« ceux-là ») les deux frères responsables de tout le mal.

⁵⁹ Trop grands : trop est un adverbe de quantité qui indique un excès, une limite dépassée. Mais un adolescent choisit-il de grandir ? Non, il subit une croissance imposée par la nature. Le reproche de la mère est injuste : elle n'a pas le droit, logiquement, de reprocher à ses fils de grandir. Ce qu'elle exprime, en fait, c'est son refus du temps unilatéral, non cyclique, du temps qui avance sans cesse et qui détruit le passé, le contraire du temps des traditions, des anniversaires et des saisons.

⁶⁰ Je ne sais plus : Les dernières phrases du texte accumulent les mentions de l'incertitude de la mère, de sa faiblesse. Cela donne une image pathétique de ce dernier témoin d'une époque définitivement terminée où la famille était heureuse et unie, un dernier témoin qui n'a plus de ressources, qui est usé. Il faut en effet noter le « plus » qui modifie la négation du « pas » : la mère a su, mais elle a oublié. Tout se dégrade.

33. est-ce qu'on peut savoir⁶¹ comment tout⁶² disparaît⁶³ ?

⁶¹ Est-ce qu'on peut savoir : question pathétique, question rhétorique. La réponse est non, on sait rarement à l'avance qu'une dernière fois est une dernière fois.

⁶² Tout : on retrouve ce pronom indéfini (l. 24). Son emploi indique qu'il ne reste rien de ce passé.

⁶³ Disparaît : ce verbe qui évoque la destruction, l'annihilation, la fin d'une réalité, vient clore le récit de la mère sur une note désespérée. Ce thème de la disparition, de la perte, du deuil, vient renforcer la vision du temps martelée dans tout le récit de la mère, celle d'un avant et d'un après. Dans le temps d'avant (voir texte complémentaire, les paroles de Suzanne : « c'est l'histoire d'avant, lorsque j'étais trop petite ou lorsque je n'existais pas encore »), le monde de l'âge d'or, des temps premiers de la famille, unité sacrée, est unifié autour de la figure créatrice, protectrice et toute puissante du père, figure quasi divine. Le pouvoir de sa parole est tellement grand qu'il peut changer la réalité, faire apparaître des vacances là où il n'y en a pas. Le règne du père s'est achevé, on ne sait pas quand. Jamais dans la pièce aucune précision n'est donnée sur sa disparition, les circonstances et les causes de sa disparition. Ce silence laisse, pour le spectateur, la porte ouverte à toutes les hypothèses, et celle qui est mise en avant dans le texte, comme ici, est que c'est le comportement réfractaire des deux garçons qui a entraîné la perte de pouvoir, puis la disparition du père. Symboliquement, les deux garçons ont désuni la famille, tué la création du père, tué le père. Cette suggestion du récit a pour conséquence que le spectateur n'est pas très sûr de l'événement, ou de la date, qui sépare l'avant de l'après : est-ce le début de la révolte des fils ? Est-ce la mort du père ? Est-ce le départ de Louis ? Louis est-il parti avant la mort du père, le père a-t-il chassé Louis (comme Adam chassé par dieu du Paradis terrestre), ou bien le départ de Louis a-t-il entraîné la mort du père. On ne le saura jamais. Mais, en tout cas, la dernière image du père que retient le spectateur est celle du père en colère, et du père endormi. Ces deux images sont très fortes, bibliques, le père en colère est celui dont l'autorité est menacée, le père endormi est celui dont le pouvoir est menacé, il est vulnérable et abandonné. Son sommeil est évidemment, sur le plan symbolique, proche de la mort.